

Mille femmes blanches

*

Du même auteur chez À vue d'œil :

La Vengeance des mères (deuxième tome de la trilogie *Mille femmes blanches*)

Jim Fergus

Mille femmes blanches

Les Carnets de May Dodd

Volume 1

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean-Luc Piningre*



Titre original : *One Thousand White Women :
The Journals of May Dodd*

© St. Martin's griffin, 1997.

© Le Cherche Midi éditeur, 2000, pour la traduction française.

© À vue d'œil, 2017, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0145-7

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

à Dillon

*Les femmes l'aimeront d'être des leurs
Et de valoir plus que tout homme ;
Eux d'être la plus rare des femmes.*

William SHAKESPEARE,
Le Conte d'hiver, acte V, scène 1

INTRODUCTION DE J. WILL DODD

Quand j'étais petit, à Chicago, je prenais un malin plaisir à raconter le soir à mon jeune frère Jimmy toute sorte d'histoires à faire peur à propos de notre ancêtre dérangée, May Dodd. Celle-ci, après avoir été internée dans un asile de fous, s'était enfuie pour vivre chez les Indiens – c'est du moins l'étoffe relativement vague, mais facile à broder, d'une légende familiale tenue secrète.

Nous habitons Lake Shore Drive et à cette époque, la famille, héritière de « longue » date, était encore fort riche. Notre fortune et notre dynastie avaient été bâties par notre arrière-arrière-grand-père J. Hamilton Dodd. Jeune homme au milieu du XIX^e siècle, il avait commencé à labourer les vastes prairies autour de Chicago, parmi les plus fertiles du monde, pour cultiver ses céréales. « Papa », comme l'appellent encore ses descendants, était l'un des fondateurs des Comptoirs de Chicago ; il fut l'ami, le copain, le partenaire ou le concurrent

de tous les grands entrepreneurs de cette métropole du Midwest alors en plein essor – parmi eux, Cyrus McCormick, l’inventeur de la moissonneuse, Philip Armour et Gustavus Swift, célèbres conserveurs de viande de porc et de bœuf, ou les frères bûcherons Charles et Nathan Mears, qui achetèrent et détruisirent à eux seuls toutes les vieilles forêts de pins du Michigan.

Personne dans la famille ne nous a jamais vraiment parlé de notre arrière-grand-mère May. Au sein des classes aisées, la folie d’un aïeul est pour tous un sujet de profond embarras. Bien des générations plus tard, une fois les mâchoires acérées des « anciens » gros requins de l’industrie et de la finance largement émoussées par une éducation privilégiée dans les clubs de la haute bourgeoisie et les grandes universités privées du Nord-Est, personne chez nous n’avoue encore être directement issu d’une aïeule folle. Dans l’histoire familiale, pourtant régulièrement revue et augmentée, May Dodd ne représente au plus qu’une note de bas de page : « *Naissance le 23 mars 1850... deuxième fille de J. Hamilton et Hortense Dodd. Internée à l’âge de 23 ans pour*

troubles nerveux. Décès à l'hôpital le 17 février 1876. » C'est tout.

Mais la discrétion des vieilles fortunes – qui ne souffre aucune forme de concurrence – et l'incomparable habileté des riches à préserver les plus sombres secrets ne purent totalement occulter les rumeurs chuchotées, filtrant de génération en génération, selon lesquelles May aurait trouvé la mort dans d'assez mystérieuses circonstances, non pas à l'hôpital comme il fut dit officiellement, mais quelque part dans l'Ouest. C'est cette autre version qui a nourri mon imagination et celle de mon frère.

Quand j'arrivai à l'université, mon père avait presque dilapidé la fortune familiale, déjà largement entamée par deux générations d'héritiers improductifs – comme il fut dit : de « propres à rien ». Pop donna le coup de grâce au moyen d'une série d'investissements véreux sur le marché de l'immobilier à Chicago au moment où il s'effondrait. Il réussit ensuite à couler une banque et à boire les quelques deniers encore vaillants réservés aux études de ses fils. Conséquence indirecte, Jimmy, appelé sous les drapeaux, perdit la vie au Viêt-nam en

mettant le pied sur une mine dans une rizière du Mékong. Moins de six mois plus tard, papa se saoula à mort.

Plus chanceux que mon frère, je parvins à rester à l'université, gagnai un jour une forte somme à la loterie et finis avec un diplôme de journalisme auquel je dois d'être devenu rédacteur en chef du magazine local *Chitown*.

C'est en faisant des recherches pour un article sur les vieilles familles de Chicago que je retrouvai par hasard le nom de Dodd. Je me rappelais les histoires que j'avais inventées pour mon frère Jimmy et me demandais où j'avais entendu pour la première fois cette rumeur selon laquelle elle était partie « à l'Ouest vivre avec les Indiens » – la formule étant devenue à la maison un euphémisme d'insanité.

Je me mis alors à fouiller dans les archives familiales, sans trop de sérieux d'abord, mais peu à peu mû par un intérêt que certains pourraient qualifier d'obsessionnel. Une lettre, écrite à l'asile de la main de May et destinée à ses enfants Hortense et William – l'un et l'autre en bas âge lors de l'internement de leur mère –, avait échappé à l'opprobre. Elle confirmait la rumeur

familiale et apportait la preuve incontestable de la folie de son auteur. Elle fut surtout pour moi le début d'un long et étrange voyage.

Je pris un congé au journal afin de pouvoir me consacrer à plein temps à retracer l'itinéraire complexe de May. Mes recherches finirent par me conduire à la réserve indienne de Tongue River, au sud-est du Montana. C'est là que, muni de sa lettre, preuve de ma descendance, on me permit de consulter les journaux publiés dans cet ouvrage. Propriété des Cheyennes, ils faisaient depuis plus de cent ans partie des trésors sacrés de la tribu. Ces récits, mettant en cause les flirts du gouvernement de l'époque avec l'expérimentation sociale, constituent certainement quelques-uns des secrets les mieux gardés de l'histoire américaine.

On trouvera dans le prologue une description rapide d'événements historiques, prémices à l'histoire de mon arrière-grand-mère. Ils ont diverses sources, parmi lesquelles la presse de l'époque, mais aussi le *Congressional Record* (journal du Congrès), le *Annual Report to the Commissioner of Indian Affairs* (Rapport annuel du Bureau des Affaires indiennes), les dossiers

et la correspondance de l'officier général des Archives nationales de Washington, et différents ouvrages consultés à la bibliothèque Newberry de Chicago. Le point de vue indien, relatif à la visite de Little Wolf à Washington en 1874 et aux événements qui s'ensuivirent, provient lui de l'histoire orale des Cheyennes du Nord, telle que m'en a fait part Harold Wild Plums¹, à Lame Elk dans le Montana en octobre 1996.

1. Harold Prunes sauvages.

PROLOGUE

Accompagné d'une délégation d'hommes de sa tribu, le « chef et grand homme-médecine » cheyenne Little Wolf entreprit au mois de septembre de l'année 1874 de traverser les terres américaines jusqu'à Washington dans l'intention expresse de négocier une paix durable avec les Blancs. Little Wolf, qui avait passé plusieurs semaines à fumer le calumet et à débattre posément de différentes initiatives conciliatoires avec les quarante-quatre chefs du conseil tribal, se rendait à la capitale muni d'une proposition assez particulière, quoique parfaitement rationnelle du point de vue cheyenne. Elle était destinée à assurer la sécurité et la prospérité d'un peuple assiégé de toutes parts.

Le chef indien fut reçu à Washington avec la pompe normalement déployée pour un chef d'État étranger. Au cours d'une cérémonie formelle au Capitole en présence du président Ulysses S. Grant et d'une commission extraordinaire du Congrès, Little Wolf fut décoré de

la Médaille de Paix présidentielle. C'était un insigne d'argent sculpté qu'il allait arborer plus tard sans la moindre ironie – la chose étant inconnue des Cheyennes – lors des derniers combats désespérés qui opposèrent son peuple encore libre à l'armée américaine. Le profil du président Grant, gravé d'un côté, était cerné de la mention circulaire « Vivons ensemble dans la paix la liberté la justice et l'égalité » ; l'autre face représentait une bible ouverte au-dessus d'un râteau, d'une charrue, d'une hache, d'une pelle et de divers autres outils de ferme, avec les mots : « Paix et bonne volonté aux hommes de la terre, 1874 ».

Participèrent également à cette rencontre historique l'épouse du président Grant, Julia, qui l'avait supplié de la laisser y assister pour observer les sauvages dans leurs plus beaux atours, ainsi que quelques membres privilégiés de la presse de Washington. Date précise de l'événement : 18 septembre 1874.

De vieux daguerréotypes de l'assemblée réunie montrent les Cheyennes en grande tenue de cérémonie. Ils avaient revêtu de fins mocassins cousus de perles, des jambières de